

Violence et réaction

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **25 (1922-1923)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

terait, il en a déjà résulté des changements de point de vue qui permettraient de s'y mieux retrouver dans le chaos où il faut avouer que nous nous sentons encore flotter et, plus qu'une volonté d'agir directement pour ou contre (l'action immédiate sera toujours bornée), une excitation, une incitation à des conceptions de vie plus harmonieuses. Le difficile est sans doute de trouver l'occasion et le lieu de telles approches. N'oublions point pourtant qu'il est des zones géographiques et intellectuelles où elles paraissent plus naturelles. La Belgique, le Luxembourg, la Suisse, nous ont rendu autrefois, peuvent aujourd'hui encore nous rendre de grands services à cet égard. Que de têtes pensantes y ont joué le rôle d'intermédiaires, que de fois, du seul fait qu'elles se trouvaient au point où viennent se croiser les courants intellectuels, elles ont réussi à les mêler et aidé à leur diffusion — il faut s'en souvenir pour prendre confiance. Là non plus d'ailleurs il ne s'agit point d'action immédiate et à objectif limité, ni surtout de propagande — la chose et le mot ont fait trop de tort — mais simplement d'aider à devenir ce qui est déjà, de multiplier l'être par l'être, comme le firent C. F. Meyer, Gottfried Keller, Jakob Burckhardt, Carl Spitteler.

BOULOGNE s/Seine

FÉLIX BERTAUX



VIOLENCE ET RÉACTION

L'occupation de la Ruhr serait peut-être légitime, du point de vue purement juridique, en tant que sanction purement économique. Et c'est bien sous ce jour que les « légistes » officiels se sont efforcés de la présenter à cette opinion publique dont on tient beaucoup à avoir l'approbation. — Un succès rapide eût été nécessaire, qui n'aurait pas laissé le temps de réfléchir; mais à mesure que les semaines passent, on distingue mieux, sous le camouflage, l'insuffisance de la préparation, l'ignorance des conditions réelles, l'échec économique, et les vraies intentions, ... qui sont *politiques*.

Aujourd'hui, ce but politique est avoué nettement par les journaux officiels; je puis donc m'épargner le luxe et le ridicule de discuter des arguments qu'on a serinés au grand public, mais que les faits quotidiens ont déjà suffisamment réfutés. Je ne

songe d'ailleurs en aucune façon à prendre parti pour *A* contre *B*, ni pour *B* contre *C*; mon but est tout autre. « La guerre actuelle est une guerre civile européenne » me disait une noble Française en Avril 1917. Cette guerre civile continue, sous une forme nouvelle; et je me bats *pour l'Europe*, contre *A*, et *B*, et *C*, et contre tous les attardés (fussent-ils Suisses) dont l'égoïsme haineux est un péril européen. Une personnalité française, particulièrement bien informée, me disait il y a quelques jours: « La Ruhr, c'est le conflit suprême, nettement politique, entre la France et l'Allemagne; il faut que l'une des deux tombe en morceaux ». J'ai répondu: « Voilà votre grande erreur, l'erreur fatale; la France et l'Allemagne se sauveront ensemble ou périront ensemble, et nous tous avec elles ». C'est pourquoi nous avons le droit de parler, le devoir de parler. *Nostra res agitur*.

Avant d'en arriver à la cause générale et profonde, à la cause *morale* qui explique l'erreur de la Ruhr et tant d'autres erreurs encore, rappelons brièvement quelques faits des quinze dernières années, quelques faits très connus, tirés presque au hasard (simplement pour orienter la réflexion) d'une longue chaîne de faits identiques, où la *violence* et la *ruse* se succèdent et se mêlent sans cesse l'une à l'autre, étant d'ailleurs deux sœurs jumelles également ennemies du droit. Celui qui se rebelle à l'équité use de la violence quand il est le plus fort, et de la ruse quand il est le plus faible; dans l'un et l'autre cas il est antisocial, anti-humain, rebelle à la Loi divine qui est amour, et ce n'est pas sans raison profonde que Dante a précipité les violents et les trompeurs dans les trois cercles les plus bas de son Enfer, entre le Styx et Lucifer.

Quelques exemples: de l'affaire de Saverne, si symptomatique, au Traité de Brest-Litowsk, en passant par l'invasion de la Belgique et les dévastations du Nord, c'est la violence allemande, suivie de la ruse pour échapper aux justes réparations, et de violence encore dans les assassinats politiques; — après les foules massacrées sous le régime tzariste, voici les massacres et la tyrannie multiforme des bolchévistes; — la guerre civile en Irlande; — en Italie, situation extraordinaire: au terrorisme communiste succède la réaction brutale du fascisme où se mêlent les éléments les plus divers, de l'idéalisme le plus pur à l'égoïsme

le plus féroce; je vois de la grandeur tragique chez Mussolini, qui, porté au pouvoir par une explosion de violence, contre la loi, n'en a pas moins la ferme volonté d'imposer à tous le respect de la loi . . . ; ¹⁾ — en Suisse, crise pitoyable et trahison de la démocratie chez nos communistes, chez les admirateurs de Ludendorff comme chez les élèves de l'Action française; — en France enfin . . . ; ici la question devient particulièrement grave, par le fait qu'il s'agit de la France précisément.

Je n'ai aucune raison pour rien changer à la conviction exprimée ici même, en 1917, ²⁾ à savoir que la France d'alors, dans sa très grande majorité, était nettement contraire à toute annexion, et bien décidée à clore l'ère des guerres par une paix conçue dans un esprit nouveau; j'ai là-dessus des notes et des lettres précieuses. ³⁾ Comment s'explique alors cette paix de Versailles, dont chacun sait aujourd'hui qu'elle est irréalisable en plusieurs points? et plus particulièrement ce Statut de la Sarre, qui est un compromis entre la volonté annexionniste de Clemenceau et les principes de Wilson? la pénétration de la Rhénanie, avec des manœuvres sournoises pour en faire une « république indépendante »? la présence d'un ambassadeur français à Munich, dans le but de séparer du Reich la Bavière pour l'unir à l'Autriche allemande et constituer ainsi un royaume catholique bien solide et dévoué? et l'occupation de la Ruhr enfin? on l'attribue peut-être trop à l'influence du Comité des Forges; à considérer l'ensemble du système, tel que je viens de l'esquisser, ⁴⁾ on découvre plutôt l'influence de l'Action française.

¹⁾ Ces quelques mots n'évoquent qu'un seul des côtés du fascisme; or le fascisme est très complexe, dans ses éléments et dans son évolution; il m'apparaît comme le phénomène le plus intéressant du moment présent. Je l'étudie depuis quelques mois dans sa littérature, déjà considérable, mais n'oserai en parler ici que lorsque je l'aurai étudié sur place, dans sa réalité.

²⁾ Voir mes articles: « Le vrai Paris », parus le 15 Mai, les 1 et 15 Juin 1917.

³⁾ Le 1^{er} Avril 1916, à Paris, je dînais chez un homme politique (de gauche nettement accentuée), en compagnie d'un Alsacien qui se mit à parler de certaines annexions à faire au lendemain de la victoire. « Ah, mais non! s'écria notre hôte, — l'Alsace-Lorraine nous reviendra, ça va de soi, c'est un simple retour et non une annexion; mais quant à y ajouter un mètre carré de sol allemand, sors-toi ça de la tête, mon vieux! Tu ne trouveras jamais à la Chambre une majorité pour voter une annexion quelconque. »

Cet homme était certainement sincère; il était encore dans les mêmes sentiments, en 1919, lorsqu'il fit devant moi une critique serrée du Traité de Versailles. — Comment a-t-il pu approuver l'occupation de la Ruhr? Que s'est-il passé?

⁴⁾ Il se peut qu'un jour je revienne en détail sur chacun des points esquissés dans cet alinéa.

Mais, encore une fois, d'où vient ce contraste entre 1917 et 1923? Il y a là un problème psychologique, qui n'est pas seulement français, mais bel et bien européen; aux quelques faits que je viens de rappeler, chaque lecteur en ajoutera beaucoup d'autres; essayons d'en dégager un enseignement qui ne se limite pas aux frontières d'un seul pays.

* * *

Depuis toujours la violence et la ruse se sont opposées à la réalisation de l'*ordre intelligent*, c'est-à-dire de la solidarité humaine;¹⁾ si bien qu'on peut se demander s'il est exact que nous traversons une « crise » ou si la mentalité actuelle n'est pas plutôt, hélas, l'état « normal ». Je sais combien de pareilles évaluations sont difficiles et subjectives, et combien sont relatives toutes les étapes que nous essayons de jalonner dans l'histoire humaine; sous ces réserves expresses (et malgré elles), et pour des raisons que j'ai développées ailleurs il y a douze ans,²⁾ je crois à une crise particulièrement aiguë (que je fais commencer vers 1885), dont la guerre est un résultat et l'après-guerre le délire final, après quoi nos fils pourront reprendre enfin le travail créateur.

A l'origine et tout au fond de cette crise il y a une question morale, disons le mot : une question religieuse.³⁾ Le matérialisme qui triomphe vers 1885 chez les intellectuels et qui depuis lors ne cesse de pénétrer les masses, le matérialisme, c'est le droit du plus fort justifié par « la Science », c'est l'âme fermée à l'Esprit mystérieux qui groupe les individus en humanité et qui donne un but à cette humanité.

Voyez un peu l'évolution du socialisme, en particulier celle du socialisme allemand si bien analysé par Charles Andler : il nous apparut d'abord (à nous qui sommes nés vers 1870) comme une religion nouvelle ! il gagnait à lui les meilleurs esprits de la bourgeoisie, il était à la veille de triompher, lorsque le maté-

¹⁾ Qu'on veuille bien remarquer que je prends le mot « intelligence » dans le sens de Dante, quand il définit la lumière céleste : « Lumière d'intelligence, pleine d'amour, amour du vrai Bien » (Dieu.)

²⁾ Voir *Lyrisme, épopée, drame*, en particulier pages 126—128.

³⁾ C'est pourquoi je citais l'autre jour (p. 389, note) ces mots de Léonce Juge : « c'est un problème religieux que seule la science ne peut résoudre si la conscience ne l'y aide pas. » (*Vers l'indépendance politique*, p. 223.)

rialisme historique et économique lui rognait les ailes et le rabaisa aux violences sectaires de la lutte de classes.

Voyez encore ce que, en tant de pays, les radicaux et radicaux-socialistes et les francs-maçons ont fait du magnifique libéralisme de 1848: la « république des camarades » et « l'assiette au beurre », ou si vous préférez le terme allemand: la Realpolitik.

Alors, à l'extrême-gauche: la violence aveugle des instincts que ne maîtrise plus une foi supérieure; et à droite: le travail habile (violent, à l'heure voulue) d'une élite froidement intellectuelle, positiviste elle aussi, qui s'ingénie à ressusciter un système et une autorité dont nous ne voulons plus.

Toutefois: « Si l'humanité répète sans cesse ses plus vieilles expériences et si elle a tout intérêt à n'en pas perdre les enseignements, elle ne cesse non plus d'en faire de nouvelles et de voir de nouveaux pays. Et ce voyage la jette toujours devant des difficultés nouvelles. C'est pourquoi le bien demande toujours une rénovation. Et cette rénovation c'est le progrès. Progresser ou mourir, c'est notre destin. »¹⁾ Ainsi parle Pierre Lasserre, disciple de Charles Maurras; et c'est un plaisir pour moi que d'être si entièrement d'accord avec lui.

Il y avait donc aussi, partout en Europe et surtout en France, des esprits indépendants, qui, en dehors des cadres vieillissants ou malgré les étiquettes de leur parti, marchaient par des chemins divers vers un même but: la fédération européenne, ce qui pré-suppose une profonde rénovation, politique, sociale et morale.

La guerre, en démontrant l'absurdité criminelle du système d'hier, sembla tout d'abord vouloir imposer l'esprit nouveau. C'est en évoquant l'avenir tout autre, et l'équité, et l'arbitrage, et la solidarité, et cet idéal de fraternité démocratique qui dure et grandit *malgré tout* dans l'âme des peuples, c'est ainsi seulement qu'on souleva les masses, qu'on les lança dans la fournaise, contre la Force, pour le Droit et la Liberté. Chez les dirigeants, ce ne fut souvent qu'une manœuvre, un appât, une exploitation de la foi naïve; c'est possible, mais qu'importe? le fait significatif, c'est qu'on ait dû recourir à ces moyens-là et

¹⁾ Lasserre: *Renan et nous*. Paris, Grasset, 1923, page 241.

non à d'autres, vieilliss, qui n'auraient plus porté! et qu'en Allemagne on ait fini par reconnaître la supériorité psychologique et combative des arguments latins!

Ce qui importe beaucoup encore, c'est que cette propagande humanitaire (plus ou moins sincère ou habile) a été une affirmation officielle et solennelle de principes sociaux et moraux qu'on ne pourra plus jamais effacer des Tables de la Loi... La déception actuelle en est d'autant plus amère, mais d'autant plus tenace aussi sera la volonté de réussir, quand reprendra la marche en avant.

Déception actuelle, oui. Dès la fin de 1918 je la constate dans les articles que j'ai publiés ici. Elle s'explique par bien des raisons.

D'abord nous fumes trop impatients. Notre foi, brûlant les étapes, s'attendait au miracle d'une paix « intelligente ».¹⁾ Or les miracles sont rares; après celui de la victoire (où en serions-nous sans lui?!), la paix en a été plus médiocre; le monde entier souffre de cet illogisme tragique: les jeunes sont tombés par millions pour conquérir une victoire qui devait mettre fin aux guerres, et ce sont des vieillards qui ont fait la paix, une paix qui mérite ce que Victor Hugo disait en 1871 de la paix de Francfort: « Si l'œuvre violente à laquelle on donne en ce moment le nom de traité s'accomplit, si cette paix inexorable se conclut, c'en est fait du repos de l'Europe; l'immense insomnie du monde va commencer. Il y aura désormais en Europe deux nations qui seront redoutables; l'une parce qu'elle sera victorieuse, l'autre parce qu'elle sera vaincue. »

A la mentalité bornée et vieillotte des diplomates, politiciens et affaristes qui firent la paix, il faut ajouter le démon de violence déchaîné par la guerre, non pas tant chez les vrais combattants qui en ont « soupé »²⁾ que chez les « héros » du front d'arrière, violence nourrie longtemps de récits sanglants, puis exaspérée, même chez les vainqueurs, par la détresse économique, et chez les vaincus par l'anarchie et le désespoir.

¹⁾ Voir dans cette revue: „La paix intelligente“ (15 Nov. 1918); — — „Encore la paix intelligente“ (1^{er} Avril 1919); — — „La paix provisoire“ (1^{er} Mai 1919).

²⁾ On a remarqué souvent déjà que les combattants sont ceux qui parlent le moins de la guerre; ils en ont goûté l'horreur; ils y ont aussi appris à estimer l'ennemi.

Chez les vainqueurs : les déceptions inévitables, les jalousies, l'idée fixe des intrigues et complots hostiles, et enfin le toxique du succès lui-même qui enivre les peuples comme il enivre les individus.

Puis le bolchévisme, que je me garde de juger en tant qu'il concerne la Russie, mais qui fut une catastrophe morale pour notre Europe occidentale. On ne dira jamais assez le tort que cette épidémie de violence slave et médiévale a fait chez nous à la cause sociale, en égarant les uns et en épouvantant les autres. A elle seule la peur du bolchévisme explique la moitié de la réaction que nous subissons aujourd'hui.

Enfin, les innombrables Conférences, plus vaines les unes que les autres; des premières on attendait le salut, comme par enchantement; on s'en est fatigué, peu à peu, de plus en plus, pour tomber dans un scepticisme gouaillieur, bien mérité, s'il ne s'étendait pas parfois à la Société des Nations, dont on ne sait pas encore assez, même en Suisse, qu'elle est tout autre chose.

Tandis que toutes ces raisons, et d'autres encore, travaillaient ensemble à retarder certaines réalisations, à décourager et à désunir les bonnes volontés, à exciter les défiances, les haines et les violences, tous ceux-là s'organisaient et s'adaptaient qui vivent de la violence, de la désunion d'autrui, de la misère d'autrui, et qui avaient pu craindre un moment de voir triompher un esprit contraire à leurs intérêts. Je reviens ici et j'insiste sur un fait déjà signalé dans mon précédent article : ceux qu'on accuse d'avoir créé sciemment l'anarchie actuelle, ne l'ont en réalité pas créée et n'auraient pas pu la créer à eux seuls, mais ils ont su en profiter et ne demandent qu'à la voir durer aussi longtemps qu'ils pourront en profiter; ce sont en première ligne certains barons de l'industrie allemande, mais aussi en tous pays les spéculateurs du change et des accaparements, bien d'autres encore dont on devine vaguement les manœuvres, et enfin, dans le domaine politique, tous ceux qui promettent « l'Ordre » (c. à. d. la dictature sous des formes diverses) aux masses désorientées et apeurées par le désordre général.

Les extrêmes se touchent. C'est dans la dictature que s'apparentent Trotzky, Ludendorff et Léon Daudet. Mussolini,

traqué naguère par la police (même sur le sol helvétique!), est aujourd'hui le Maître auquel un Cardinal apporte les vœux du Pape. L'idée du salut par la dictature hante une quantité d'esprits, dont plusieurs sont persuadés d'agir pour le bien de tous; cette « violence bienfaisante » mise au service de la réaction, voilà le gros danger. — Voulez-vous trouver dans votre conscience le critère de votre libéralisme? Posez-vous donc la question: « Que ferais-je, si j'étais tout puissant, si j'étais... Dieu? » Vous esquissez alors de vastes réformes, subjectives et bien signées de votre nom; puis vous les épurez peu à peu d'ambition et d'égoïsme; et, ce faisant, si vous êtes vraiment libéral, vous reconnaissez que toute réforme imposée perd sa vertu et sa beauté morales, vous renoncez donc enfin au miracle commandé, et vous confiez l'homme à l'expérience, à la persuasion, à la liberté, ... et à la grâce qui est le seul miracle authentique, mais quotidien et seul agissant.

Pendant des siècles la violence a pu être un moyen normal; elle ne l'est plus depuis la Déclaration des Droits de l'Homme; pour nous, elle n'est qu'un cercle vicieux. Toute violence, même bien intentionnée, ne peut être pour nous qu'une offense à la démocratie, une réaction dans le sens nettement péjoratif du mot.

Entre la dictature et l'anarchie il y aurait place pour une rénovation de la démocratie, pour un libéralisme mis au point. Où sont donc ces démocrates européens? Quelles sont leurs chances de succès?

Ce sera l'objet d'un troisième article, où j'essaierai d'expliquer aussi cette énormité effarante d'une France, libératrice du monde, et pourtant déçue dans son attente la plus légitime; isolée et par là même engagée dans une voie de violences, qui contredit nettement tout ce qui, dans son passé, lui a valu et lui vaudra toujours notre admiration et notre gratitude.

LAUSANNE

E. BOVET

